

**Journée des APS  
Antony le 8 octobre 2003**

## Conclusion de la journée

**Père Hugues DERYCKE**  
Secrétaire général adjoint

Bonsoir,

Merci d'être resté si nombreux. J'aimerais dire deux choses. Ce ne sera ni une conclusion ni une synthèse – je ne peux pas ici faire la synthèse de ce que vous avez fait en ateliers – mais plutôt une résonance sur le thème de la rencontre et un envoi.

\*

Une résonance. Comment, dans notre tradition, nous articulons les mots de *parole*, d'*écriture*, le fait que nous nous référons effectivement en permanence au *Verbe fait chair*, à l'*intérieurité* et, ultimement, à la *personne* ? Donc, reparcourir le chemin qui va de la parole à la personne, et dire quelques mots sur l'eucharistie et le symbole.

Vous le savez mieux que moi, parce que vous pratiquez la catéchèse et le renouveau biblique dans la catéchèse, notre tradition de parole s'enracine dans la Bible et, avant même d'être une écriture, la tradition sémite est une tradition d'un Dieu qui parle. Dieu parle et Dieu crée en parlant.

Dieu, au début, parle et l'**homme sémite** dont nous sommes héritiers quelque part est d'abord, avant d'être une intelligence, comme l'homme grec, une oreille, une oreille capable d'écouter la Parole de Dieu. Cette parole est appelée, chez le sémite, non pas à monter vers l'intelligence mais à descendre vers les entrailles – matrice maternelle et lieu des organes sexuels, c'est-à-dire lieu de l'émotion – et, de là, à remonter ayant produit cette émotion vers le cœur qui est le lieu de l'intelligence. Cette parole construit alors, dans l'anthropologie sémite, l'homme comme une architecture grâce au sang qui irrigue les membres, les bras et les jambes, afin que les pieds marchent droit et que les bras rendent la justice. Toute l'anthropologie biblique ne cesse de nous rappeler que pour les sémites, écouter la parole et la mettre en pratique, c'est tout un. Au terme de ce circuit, la parole remonte, non pas jusqu'à la bouche, mais jusqu'aux lèvres pour qu'elles rendent louange à Dieu.

Ce que nous avons tendance à séparer, l'écoute, la mise en pratique et la louange à Dieu sont, là, intégrées dans un circuit qui fait l'homme. Alors ce circuit, il faut l'animer dans le temps et dans l'espace, le mettre en opposition avec un autre. L'homme est une vocation, il est appelé, entendant l'appel des prophètes à se mettre en route dans une direction, qui peut être ultimement l'étoile des mages. Mais ce circuit est aussi appelé à construire, tout au long de l'existence, la face de cette forme anthropologique sémitique, pour qu'au terme de notre existence nous puissions voir Dieu face à face.

Au passage, je voudrais vous réconcilier avec les rides. La beauté pour le sémite, c'est le visage ridé du vieillard. Ceci n'est peut-être pas très bon pour les vendeurs de cosmétiques. À terme, nous entrons dans cette capacité de voir Dieu face à face, ce qui fait d'ailleurs que la cataracte, le fait de devenir aveugle en vieillissant est un signe que l'on entre quelque part dans une vision d'éternité

Par ailleurs, ce circuit est en opposition avec un autre circuit, qui est celui de la nourriture dans lequel les choses entrent non pas par les lèvres, mais par la bouche. Elles descendent. Après être consommées et digérées, elles sont éliminées par le bas.

Le premier circuit construit la personne, ce circuit conduit à faire du néant.

Des tentatives de réconciliation vont avoir lieu dès l'Ancien Testament par le fait que l'on invitera parfois le prophète à manger le rouleau du livre. Dans l'eucharistie, le Christ parole fait chair donnera à manger son corps et son sang, tentative sublime – du moins pour nous – tentative majeure du christianisme pour réconcilier les deux circuits.

L'écriture, et je suis émerveillé de la liturgie de tout à l'heure où nous avons vu effectivement un rouleau d'Isaïe, l'écriture arrive d'abord comme une œuvre d'éducation. Les premiers textes écrits sont illisibles. Rappelons-nous que l'écriture, au départ, n'est qu'un texte de consonnes, sans voyelles et on ne peut lire qu'un texte que l'on connaît déjà. Donc lorsque le rouleau du livre d'Isaïe se déploie, y compris devant Jésus, il ne le découvre pas, il a devant lui quelque chose qui lui sert de pense-bête pour redéployer la parole de Dieu. On ne peut lire qu'un texte que l'on connaît déjà. L'éducation précède le savoir.

Cette tradition sémite de *la parole qui construit l'homme* va, à l'occasion de la venue du Christ, de l'ouverture par la première génération chrétienne au bassin méditerranéen, à Rome, cette tradition va se trouver brutalement en choc, en dialogue avec la culture grecque.

Et là, nous allons avoir trois héros majeurs en quelques siècles :

- D'abord l'intuition étonnante de **Jean** qui ose récupérer dans son prologue la catégorie du *verbe* qui est une catégorie de la sagesse grecque pour l'appliquer au Christ. La parole, le verbe, le logos (λογος) s'est fait chair (σαρξ) au sens non pas de la chair grecque, c'est là où il tord les choses, mais il va chercher cet homme, cette femme, cette anthropologie sémite que j'ai dessinée tout à l'heure qui s'appelle en hébreu le « bazar ». On n'est donc pas, comme ça pourrait l'être en grec, dans une opposition entre chair et esprit : le logos s'est fait "bazar", s'est fait homme. Premier contact.

- Deuxième contact : bien sûr, c'est **Paul** : « Ce n'est plus moi qui vit, c'est le Christ qui vit en moi ». C'est toute la tradition de l'intériorité que l'on va trouver chez Paul.

- Troisième contact, trois siècles plus tard, **Saint Augustin** : *Deus est interior intimo meo* (Dieu est plus intime à moi-même que moi-même) et il faut tout de suite ajouter *superior sume meo* (et supérieur à toutes les parties de mon être).

Voilà, en quelques siècles, le choc d'une anthropologie sémite qui rencontre les catégories grecques pour rendre compte d'un individu particulier, qui n'est pas n'importe lequel, et du lien qu'on a avec cet individu, qui n'est pas n'importe lequel, qui est Jésus le Christ dont nous disons, dont nous croyons qu'il est Dieu et qu'il est Fils de Dieu. Ce contact entre les deux cultures va culminer au concile de Calcédoine autour de la notion de *personne*.

Les historiens des idées, les philosophes, les théologiens, mais nous aussi – et c'est intéressant dans le débat public actuel, y compris dans les débats sur les droits de l'homme – nous pouvons dire tranquillement, la première personne de l'humanité, c'est le Christ, non pas le Christ historique, mais le Christ tel qu'il est défini au concile de Calcédoine en 481. C'est-à-dire que l'on se saisit d'un concept un peu gyrovague, en grec c'est ce concept de "prosopon" (προσωπον) qui veut dire masque de théâtre, qui n'a pas un contenu très ferme et donc sur lequel certains vont avoir des interprétations ambiguës.

Vous savez que le masque dans le théâtre antique pouvait avoir une fonction simplement de porte-voix sans apparence, une fonction faible, technique, ou alors il pouvait avoir une fonction forte, parce que le masque signifiait le caractère bon, méchant, plus ou moins complexe du personnage. Quand le mot "prosopon" passe en latin, il va trouver, dans les débats théologiques, une espèce de résonance. On va s'en saisir et on va qualifier le Christ de "Personne en deux natures": nature divine et nature humaine.

Il y a quelque 20 ans déjà, un philosophe comme Marcel Gauchet qui n'est pas chrétien, mais aussi un théologien comme Karl Rahner qui lui est chrétien, disaient l'un et l'autre : ce travail conceptuel du concile de Chalcedoine autour de la notion de Personne va réaliser une unité stable de matière et

d'esprit, de chair et de spiritualité, d'âme et de corps et une unité dynamique qui n'est pas pensable immédiatement en régime grec et qui est finalement une espèce d'accouchement commun du monde sémite et du monde grec.

Voilà pourquoi nous pouvons dire, dans le débat actuel sur les personnes: oui, nous sommes, nous, chrétiens, témoins de la première personne qui a été pensée comme telle, c'est le Christ, et ce Christ nous invite à devenir personne à sa suite.

Alors c'est certainement, à mon sens, mais vous le direz mieux que moi et on aura à le retravailler, je crois, dans les années et dans les mois qui viennent, autour de cette notion de personne, puisqu'on l'a mit au cœur du débat pour la seconde phase des Assises que nous allons pouvoir redire pourquoi nous avons effectivement, dans la tradition chrétienne, un geste éducatif propre pour éveiller chacun à sa vocation de personne. Et ce geste éducatif, il puise au cœur de notre tradition chrétienne.

\*

Juste quelques mots sur l'Eucharistie et puis je passerai à l'envoi.

Regardons l'Eucharistie comme une grammaire élémentaire du symbolisme chrétien qui nous invite à devenir ou à redevenir personne. Écouter et méditer la parole de Dieu dans une position d'écoute exceptionnelle, faire mémoire du Christ mort, ressuscité, vivant – la prière eucharistique – faire corps et chair avec lui – la communion – et être renvoyé en histoire, comme un chantier à reconstruire, un chantier à construire pour demain. Une personne qui, non seulement est constituée, mais est constituée comme acteur de son devenir, acteur de son avenir, acteur de solidarité avec ses frères. C'est pour moi une grammaire assez élémentaire de l'existence chrétienne qui est là, qui nous est proposée dans l'Eucharistie.

\*

J'aimerais vous envoyer vers trois lieux que vous connaissez.

**Le premier** que je connais mal et que j'aurais plaisir à connaître avec vous, c'est le lieu de la pastorale ordinaire de l'établissement.

Il y a des chantiers ouverts, nous avons essayé de les relayer, vous les relayer vous-mêmes et, dans ces chantiers, il nous faut aller au cœur de la foi. On a entendu ce matin l'invitation à déployer la rencontre personnelle avec le Christ à travers l'expérience des sacrements, mais aussi à travers l'expérience du symbole et des signes.

Vous savez que je viens des universités catholiques et que je découvre donc l'ensemble de toute la tradition de l'Enseignement catholique. En décembre 2001 aux Assises, en d'autres manifestations où j'ai été invité, et encore ce midi à l'Eucharistie, je suis heureusement surpris de l'excellence des jeux scéniques, de l'excellence des montages, de l'excellence des cd-rom que nous produisons. Quand je dis excellence, je parle au sens technique du terme, au sens de l'excellence de l'éducatif. Je crois que c'est un des lieux possibles où nous pouvons inviter les jeunes à prendre parole différemment, à se saisir différemment du symbole que dans la "simple" sacramentaire, un des lieux où vous pouvez, vous animateurs en pastorale scolaire, tenter de l'interdisciplinarité et de la transversalité avec ceux qui vous considèrent parfois comme des collègues ou tout au moins ceux que vous avez intérêt à considérer comme des collègues enseignants. C'est l'envoi que je ferais sur ce chantier : je crois que, dans l'établissement, la communauté célébrante peut faire signe à la communauté éducative. Bon chantier.

**Le second chantier**, je le connais mieux. C'est de faire en sorte que nous ayons une approche originale dans l'Enseignement catholique du fait religieux. Le fait religieux est devenu aujourd'hui un fait public, un fait pluriel du fait de l'Islam, un fait en débat avec la laïcité, un fait qui invite à la mise en place de formations de culture religieuse.

Il faut que nous osions dans l'Enseignement catholique nous saisir à nos propres frais de cette

question, non pas simplement parce qu'elle est une question de société, non pas simplement parce que nous sommes associés à l'éducation nationale, mais parce que notre Église à Vatican II a opéré, par rapport à la rencontre interreligieuse, une métamorphose. C'est l'esprit d'Assise. Nous ne sommes plus dans un schéma d'opposition ou de concurrence. Nous sommes rentrés dans un schéma de proposition et de dialogue. Mais dialogue religieux ne veut pas dire juxtaposition de différences, banalisation d'espaces liturgiques ou leur indifférenciation.

Il n'y a pas, et nous le savons bien nous chrétiens, de concept univoque du religieux. Il y a, pour nous, la possibilité, à cette occasion-là, d'abord de mieux nous saisir de notre tradition et de la mieux faire entendre à un certain nombre de partenaires de la communauté éducative.

De fait, si effectivement l'analyse que nous faisons de la situation actuelle est une crise généralisée de transmission des valeurs, sans mettre en cause les acteurs, c'est quelque chose de beaucoup plus large que l'école, c'est quelque chose qui touche l'ensemble de la société. Nous disposons aujourd'hui, tant chez nos collègues que chez les enfants, de mémoire incomplète, parfois très négative, du catholicisme, ou bien nous disposons d'images dans lesquelles le seul religieux possible peut être un religieux de type intégriste.

A nous, à l'occasion de la culture religieuse, de restituer toute la profondeur d'une culture chrétienne, tout l'enracinement de la nation française et de la culture française dans cette culture religieuse. N'ayons pas peur d'être nous-mêmes et n'ayons pas peur aussi, lorsque nous entrons en dialogue avec les autres traditions religieuses, à les inviter à être elles-mêmes.

Les concepts. Je crois que, ça c'est une de nos originalités, le dialogue ce n'est pas la simple juxtaposition. Il est clair que le concept de pardon, le sens de l'autre, c'est-à-dire le sens de la mission, ne sont pas les mêmes dans les différentes traditions religieuses. Comment pouvons-nous essayer de nous les dire aussi.

Le concept le plus fondamental et le plus délicat, parce que en pleine actualité, le concept de l'homme et de la femme, le concept de leur mixité n'est pas exactement le même dans les différentes traditions religieuses. Et derrière la question du voile, c'est là la vraie question, ce n'est pas la question du signe religieux. La vraie question, c'est comment nous véhiculons, à l'intérieur de nos débats interreligieux, un sens de l'homme, un sens de la femme, un sens du rapport à la société, un sens du rapport à l'autre, un sens du pardon, un sens de la mission,... ce ne sont pas forcément les mêmes.

Donc, je crois que sur ce chantier nous n'avons pas peur de nous engager, de respecter pleinement les convictions, mais aussi de dire pleinement notre tradition chrétienne.

**3<sup>ème</sup> chantier** qui nous est ouvert et qui a été ouvert en partie ce matin, c'est le chantier du projet éducatif de l'établissement.

Ces Assises, quand Paul Malartre les a proposées, il avait le sentiment que, dans cette crise généralisée de transmission des valeurs, l'Enseignement catholique, était un peu en avance, un peu en capacité de force d'innovation et de proposition et qu'il avait intérêt à se ressaisir, à mutualiser, comme nous aimons à dire, à partager ses expériences. De fait, ces Assises ont été une réussite.

Elles se poursuivent, mais elles se poursuivent dans un contexte qui est celui d'un débat national sur l'école dont on espère qu'il sera plus fécond qu'un simple débat d'experts. Quelques-uns d'entre nous y sont spécialement associés, ce qui veut dire que ce que nous avons pressenti il y a quelques années est aujourd'hui entendu dans l'ensemble de la société.

Oui, je crois qu'il y a ici, pour se saisir d'une expression évangélique, une occasion unique pour rendre compte de notre espérance, à nous-mêmes, dans l'établissement et, plus largement, à l'ensemble de nos partenaires dans la société. Rendons compte de notre espérance et des fondements de notre espérance.

Je pense qu'effectivement les temps sont favorables pour que, dans l'établissement, l'ensemble de la communauté éducative puisse se redire ce qu'est, pour elle, le caractère propre, ce que sont, pour elle,

les fondements de sa mission éducative. Car s'il y a justification d'un l'Enseignement catholique pleinement associé, pleinement participant à un service public, c'est que je pense que, obscurément, la société française pressent que nous ne sommes pas porteur simplement d'une tradition morte, mais que nous sommes porteurs d'un foyer vivant capable d'apporter des renouvellements inédits.

Il est clair que, nous ne sommes plus, nous les religions, en position hégémonique dans la société, mais il est clair aussi que nous avons retrouvé, que nous retrouvons un espace public et que, dans les débats de société, et notamment dans le débat sur l'école, et Qui donc, mieux que l'Enseignement catholique, pourrait être le représentant de l'Eglise dans les débats sur l'école. Qui donc mieux que l'Enseignement catholique peut faire valoir des expériences diverses et variées sur autant d'élèves, sur autant d'établissements, sur autant de proximité.

Cette société attend que nous témoignions, non pas simplement d'une archéologie de notre savoir, mais d'une capacité vive à innover en puisant à ce qui est notre source et notre signe.

Alors faut-il parler de source, faut-il parler de foyer, faut-il parler de fondement, faut-il parler de symbole, faut-il parler de sacrement, on va devoir travailler ça ensemble. Dans l'Eucharistie, on a un ressaisissement permanent, on a une invitation à revenir et à revisiter le symbole, donc je ne voudrais pas quitter le symbole.

\*

Voilà, je voulais terminer en faisant deux signes, un signe à l'Eucharistie bien sûr, et un signe à ceux qui nous ont si fortement préparé cette journée et qui est une réussite.

D'abord un signe sur l'Eucharistie.

Tout à l'heure, en écoutant le Père Jaeger, je me disais : il me fait comprendre quelque chose; dans la finale de l'Évangile d'aujourd'hui, il y a quelque chose d'étonnant, le Christ est poussé vers l'escarpement qui domine la colline et il passe au milieu d'eux et il va son chemin.

Alors on peut dire : c'est parce que l'histoire n'est pas terminée, qu'il n'est pas encore en croix, etc. Oui, mais l'on peut dire aussi que c'est une préfiguration de l'Eucharistie. Il n'y a de conversion possible que si le Christ passe parmi nous pour nous changer et nous renouveler radicalement. Voilà ce dont nous sommes témoins, voilà ce dont nous sommes signes dans la société : que le Christ peut passer parmi nous, passer parmi les enfants et être ainsi un signe de renouvellement profond pour la société.

La deuxième chose que je voulais faire en concluant, c'était de remercier ceux et celles qui nous ont invités aujourd'hui. Alors je crois que, moi je vous demande de les applaudir, le premier c'est Pierre Robitaille. Je suis heureux de la réussite de cette journée et chapeau, merci à Pierre. Et puis je voudrais associer, dans la foulée, Françoise Gausson, merci, comment pouvez-vous faire tout ça, bravo, Sœur Carmen et le Père Philippe, merci à l'un et l'autre.

A l'an prochain.